

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 48, Rue Maciel.  
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.° 339

Imprimé en los Talleres de El Surco

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 43, rue Maciel.

## ABONNEMENTS

|            | Montevideo | Campaña |
|------------|------------|---------|
| Un mois    | \$ 1 00    | 1 20    |
| Trois mois | 3 00       | 3 50    |
| Six mois   | 5 50       | 6 50    |
| Un an      | 10 00      | 10 50   |

Nombre de jour  
ancien

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

### L'Europe et la Chine

Pour l'édification particulière de notre ami A. B. anglophile contraincu.

Les Allemands, sous prétexte de venger l'assassinat de deux missionnaires, s'établissent dans la baie de Kiao-Tchéou, promise à la Russie en 1895, dans ces parages, d'un port en toutes saisons libre de glaces. «Qu'en pensez-vous?» demande aussitôt aux Russes la presse anglaise.

Pour toute réponse, une escadre russe s'installe à Port-Arthur. On sait le rôle que joua ce port militaire au cours de la guerre sino-japonaise. Son importance stratégique est énorme. Port-Arthur sera la tête ligne d'une voie ferrée qui, traversant la Mandchourie, ralliera, dans quelques années, le golfe du Tchili au Transsibérien. Port-Arthur aux mains des Russes, c'est, en attendant mieux, la Corée et la Mandchourie définitivement placées sous leur influence.

Le coup était dur pour l'Angleterre. Aussi la presse anglaise cherchait-elle que dans l'Extrême-Orient, pourrait se dévouer pour la cause britannique.

L'Italie? Il n'y faut point songer; on ne peut plus actuellement jouer de l'Italie que contre la France et dans le bassin de la Méditerranée. On trouvera toujours pour cela des publicités prêts à comparer la question de Tunisie à celle d'Égypte; mais les aventures, et les expéditions lointaines, malgré tout le profit que l'Angleterre peut en promettre, seront pour longtemps sans attrait après l'expérience de la campagne Abyssine.

La France? Hélas! c'était bien sur elle en effet, que les marchands de la Cité auraient compté, si notre pays n'avait fini par s'arracher à la force influence de la diplomatie anglaise. A force d'avoir tiré sur la corde de l'antipathie française, on l'a si bien affaibli qu'on ne peut plus s'y confier. Et ne vient-on pas, à propos des affaires du Niger et des questions africaines, en général, de se livrer, contre la France, à une campagne de calomnies et de provocations bien faite pour décourager les plus anglophiles?

Pourrait-on davantage espérer l'appui des États-Unis? Malgré l'interprétation nouvelle que les Américains semblent donner à la doctrine de Monroe, il y a dans l'Amérique du Nord un élément avec lequel tous les partis sont obligés de compter, car il a, par ses richesses, son activité et le nombre, une influence largement suffisante pour assurer la victoire ou déterminer la défaite. Or, cet élément que tout gouvernement américain doit forcément ménager, se compose de ces Irlandais chassés de leur pays par la persécution anglaise et qui, établis dans le Nouveau-Monde, y prospèrent et font souche, n'ont pas oublié le sol natal et considèrent l'Angleterre comme l'ennemie de leur race et de l'humanité.

L'isolement britannique étant vraiment splendide en Europe et en Amérique, on a dû chercher du côté de l'Asie, et, pendant quelques jours, on a fait ressortir les avantages d'une alliance anglo-japonaise.

Il y a toujours une certaine dose de naïveté dans l'outrecuidance, et quelle audace de penser que les Japonais, eux aussi, ont oublié les enseignements de cette guerre où ils virent l'Angleterre, d'abord avec la Chine, se ranger bientôt avec une égale conviction, du côté du Japon victorieux, l'encourageant dans sa campagne, et, tout à coup, l'abandonnant, quand la Russie, la France et l'Allemagne s'interposèrent pour empêcher des annexions qui semblaient devoir être le signal de la dissolution de l'empire chinois.

Il est vrai qu'aujourd'hui deux de ces puissances, en s'établissant à Kiao-Tchéou et à Port-Arthur, portent elles-mêmes des coups bien dangereux à ce même empire et que, pour une fois, l'Angleterre a le droit de s'étonner d'avoir été devancée dans un acte de spoliation.

Est-ce à dire que cette liquidation de l'empire chinois soit prochaine? Non point. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir le temps employé à ne pas liquider la Turquie. Et qu'est-ce que l'empire ottoman à côté de cette Chine qui représente, par sa population, le quart de l'humanité!

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(23) Du 31 Janvier 1898

ÉMILE ZOLA

PARIS

Livre premier

La divine charité était absente, une amertume naya le cœur de Pierre, au souvenir de la mort récente du cardinal Bergerot, le dernier des grands saints, des purs esprits de l'épiscopat français, parmi lequel il ne semblait plus avoir désormais que des intrigants et des sots.

Cependant la conférence s'achevait. Monseigneur Marthe, dans une chaude péroraison, qui évoquait la basilique du Sacré-Cœur, l'haut, sur le mont sacré des Martyrs, dominant Paris du symbole sauveur de la croix, montrait ce grand Paris redevenu chrétien, maître du monde, grâce à la toute puissance morale que lui donnait le divin souffle de l'esprit nouveau.

L'auditoire, ne pouvant applaudir, eut un murmure du ravissement approbateur, heureux de cette fin miraculeuse, qui rassurait les intérêts et les consciences. Puis monseigneur Marthe quitta noblement la chaire, pendant qu'un grand bruit de chaises troublait la paix noire de l'église, à peine éclairée par les

Pour le moment, nous ne prévoyons aucun événement pouvant provoquer une guerre prochaine et cela parce que nous croyons que personne n'a réellement intérêt à cette guerre.

L'Allemagne a besoin de constituer des forces navales pour lui permettre de remplir le rôle nouveau qu'elle ambitionne.

La Russie est toute à l'achèvement du Transsibérien. Elle ne sera libre de ses mouvements en Asie que lorsque, par cette ligne, le transport rapide de ses troupes et de ses approvisionnements de guerre sera bien assuré.

L'Angleterre se trouve aux prises, dans les Indes, avec des difficultés qui pourraient devenir terribles si elle se trouvait par ailleurs en conflit armé avec d'autres puissances. Son ardeur à vouloir mettre la main sur l'Afrique prouve que ses hommes d'État ont été conduits par la force des situations à envisager la partie éventuelle d'une grande partie de l'empire asiatique. L'Angleterre, enfin, ne pourrait se lancer dans une aventure belliqueuse qu'à la condition de trouver sur le continent des auxiliaires disposés à faire son jeu et ce n'est pas le cas.

Le Japon, seul, peut, lui permettre de préparer l'avenir. Il faut encore deux ou trois ans au Japon pour être une puissance maritime de premier ordre: les Asiatiques savent attendre.

Quant à la France, est-il besoin de le dire, la situation qu'elle a sur les frontières occidentales de l'empire chinois, l'organisation de l'Annam, de la Cochinchine et du Cambodge, la multiplicité des grands travaux coloniaux dans lesquelles elle est engagée, tous ses intérêts, en un mot, doivent lui faire désirer le long ajournement de la grande crise dont le menace s'élève en Extrême-Orient.

On croit volontiers à ce que l'on désire: nous croyons à la paix; mais serons-nous les derniers à comprendre le rôle des marines dans les guerres futures? Continuerons-nous à laisser s'évaporer les énormes ressources du budget naval sans profits suffisants pour l'organisation de la défense nationale et de l'utilisation coloniale?

### L'ÉVOCATION

Le marquis de Zaldua était secrétaire d'ambassade. Encore jeune d'une élégance accomplie, la barbe et les cheveux toujours soignés, vêtu avec une correction irréprochable, il avait des mains aussi belles que des mains de femme. Plein de tact, brillant causeur, il possédait en un mot toutes les qualités par lesquelles un homme peut briller dans le monde. En effet, il y brillait. Les plus jolies femmes lui prodiguaient leurs sourires et se précipitaient volontiers en sa compagnie, dans les petits coins, dans les serres, à l'ombre d'un palmier, pour y bavarder, lui entendre conter des histoires, critiquer les toilettes ou commenter les amours du prochain.

L'avoir comme dandy au collon, comme cavalier pour le souper, étaient de vrais privilèges. On lui rendait ses saluts avec une cordialité engageante, d'égal à égal. Les bouquets qui lui offrait étaient montés avec des fleurs, accompagnés de ces exclamations: «C'est de Zaldua! Il est si aimable! Quelles délicieuses fleurs!»

En face de pareils succès, personne ne pouvait douter que notre diplomate ne fut le plus fortuné des mortels. Néanmoins, le marquis, que son goût, exquis en toute chose, préservait d'être un fat ou vaniteux, affirmait, lorsqu'il parlait en toute confiance, que nul n'avait moins de bonheur que lui auprès des femmes.

«Si le contraire était vrai, si j'étais un homme à conquêtes, je le tirais, avec le costume d'ajouter en souriant. Mais puisqu'il n'en a jamais fait une seule, je n'ai aucune raison de prouder des airs mystérieux pour dissimuler mes défaites. Je suis le perpétuel vaincu, je renonce même à entreprendre des sièges trop sûr d'être tôt ou tard forcé de les lever prudemment pour sauver du moins mon amour propre. A force de réfléchir à cela j'ai fini par me persuader que mes méaventures étaient filles de ce que vous appelez mes succès de salon. Avec vous observé que les femmes les moins aimées sont ces reines

quelques cierges, luisant tels que les premiers étoiles au ciel crépusculaire. Tout un flot de foule, d'ombres vagues et chuchotantes, s'en alla. Seules, des femmes restèrent agenouillées et priant.

Pierre, immobile, se haussait, cherchant à reconnaître l'abbé Rose, lorsqu'une main le toucha. C'était le vieux prêtre, qui l'avait aperçu de loin.

«J'étais là-bas, près de la chaire, et je vous ai bien vu, mon cher enfant. Seulement, j'ai préféré attendre, pour ne déranger personne... Quel beau discours, comme monseigneur a parlé!»

Il paraissait, en effet, très ému. Mais c'était de la tristesse que sa bouche de bonnet, ses yeux clairs d'enfant, dont le sourire d'habitude éclairait sa douce figure ronde, toute blanche.

«J'avais peur que vous ne repartiez sans m'avoir vu, car j'avais une chose à vous dire. Vous savez, ce pauvre vieil homme, près de qui je vous ai envoyé ce matin, et auquel je vous ai prié de vous intéresser... Eh bien! en rentrant chez moi, j'ai trouvé une dame qui m'apporte parfois un peu d'argent pour mes maîtres. Alors, j'ai songé que les trois francs que vous m'avez remis étaient vraiment un trop maigre secours; et, comme cette pensée me tourmentait, ainsi qu'un remords, j'ai pas pu résister, je suis allé cette après-midi rue des Saules...»

Il baissait la voix par respect, afin de ne pas troubler le profond silence sépulchral de l'église. Une sourde honte aussi le rendait bégayant, la honte d'être retombé dans son

mondaines si fétées, sur les pas desquelles s'élève une rumeur d'admiration et pour qui tous les hommes trouvent un compliment banal? La même chose doit arriver, il me semble, à ceux qui, dans les cercles les plus choisis, jouent le rôle du favori général. Outre cela, une autre circonstance me fait tort, je le crois... ne riez pas... la bonne éducation que je dois à ma famille. On m'a inculqué dès l'enfance d'être toujours d'une courtoisie excessive envers les femmes; personne ne saurait les traiter avec plus de respect, plus de délicatesse. En leur parlant je les encense chacun de mes sourires leur dédie un poème, et quelquefois cela semble extraordinaire. Je m'imagine parfois que les femmes, par suite de la dépendance immémoriale de leur sexe, éprouvent un attrait invincible pour l'homme insolent et dur, chez qui elles reconnaissent leur maître et seigneur. Ceux qui sont disposés à aller décrocher la lune pour leur complaire passent à leurs yeux pour des fous ou des faibles: deux catégories également déplorables.

Un certain jour, le marquis parlait sur ce ton à un de ses amis, qui lui demanda s'il était bien possible que tant de galanterie, tant de correction ne lui eussent jamais valu autre chose que des sympathies, et s'il ne s'était jamais cru possesseur d'un cœur féminin. Après quelques moments d'hésitation, Zaldua répondit:

«Enfin, des années ont passé depuis, la principale intéressée n'existe plus, et si vous me permettez de taire le nom, je vous contai mon unique bonne fortune. Quand vous m'avez entendu, vous ne m'accuserez pas de fatuité, pour vous en avoir fait la confidence. C'est une victoire négative qui contribue à démontrer ce que je viens de vous dire (et le marquis sourit avec une sorte d'humour mélancolique): à savoir, que je n'éclipse ni les Teodoro ni les Marana.

«Durant un de mes congés, j'étais venu voir ma mère en Espagne. Elle me demanda, en retournant à Paris, de rendre visite à un duc de ses amies qu'elle n'avait pas vu depuis longues années. Celle-ci, en effet, après la mort d'une fille chérie, s'était retirée dans une superbe propriété à peu de distance de Bayonne. Décidé à obéir au désir maternel, je résolus de ne rien témoigner de l'ennui qu'il me causait, et de me montrer aussi aimable que possible, pendant la durée de cette visite.

«Je quittai le train à la station la plus voisine du château. Le chapelain de la duchesse m'y attendait avec un break.

«En femme de haute race, la duchesse me reçut avec des marques de vive satisfaction, et descendit, pour m'accueillir à l'arrivée, dans le grand vestibule. Elle était toute vêtue de deuil, sans un bijou, sauf, aux oreilles, deux perles d'un prix inestimable par leur grosseur, leur égalité parfaite et la beauté de leur ornement.

«Comme ces deux perles que vous portez souvent le soir en boutons de chemise.

«Précisément. Mon premier geste, en abordant la grande dame, fut de lui prendre vivement la main et de la porter à mes lèvres avec un profond respect. Je remarquai, tout surpris, que cette attention bien simple lui faisait monter une rougeur aux joues. Depuis si longtemps, personne ne lui avait baissé la main!

«Je ne sais pourquoi, à cette idée, la fantaisie me prit de m'amuser un peu aux dépens de la pauvre femme et de la traiter comme un homme du monde traitait une jeune et belle personne de son rang, avec une galanterie habilement nuancée de déférence.

«Les premiers mots de la duchesse furent pour me parler de ma grande ressemblance avec ma mère; elle dit sur ce ton d'émotion attendrie dont nous rappelons les joies et les amertumes passées. Elle ajouta aussitôt que, comprenant ce que sont les jeunes gens, elle me priait de me considérer comme entièrement libre dans sa maison. Quand je saurais les heures de repos, je pourrais arranger mes journées à mon goût, voitures et chevaux seraient toujours à ma disposition.

«Je répondis avec chaleur que je m'étais débarrassé de ma routine uniquement pour la voir, et qu'elle n'aurait pas la cruauté de refuser de me laisser jouir, surtout pour si peu de temps, de sa bienveillance et de sa conversation. Une seconde fois son visage se colora de charité imprudente, aveugle, comme le lui reprochaient ses supérieurs. Il acheva très bas, frissonnant.

«Alors, mon enfant, imaginez-vous ma peine... J'avais cinq francs à remettre au pauvre homme, et je lui trouvai mort.

Pierre frémit, dans une brusque secousse. Il ne voulait pas comprendre.

«Comment, mort? Ce vieillard est mort, ce Laveau est mort!

«Oui, je l'ai trouvé mort, oh! dans quelle affreuse misère! tel qu'un vieillard bête qui s'est allé finir sur un tas de loques, au fond d'un tron. Aucun voisin ne l'avait assisté, il s'était simplement tourné vers le mur. Et quelle nudité, quel froid et quel abandon, quel déchirement pour un pauvre être de partir ainsi, sans une caresse. Ah! mon cœur en a bondi, et il en saigne encore!

Dans son saisissement, Pierre n'eut d'abord qu'un geste de révolte contre l'imbécillité cruelle de son supérieur. C'était de la pitié, la pitié de ce malheureux, et de celui-ci avait achevé trop rapidement, peut-être, après de longs jours d'abstinence? N'était-ce pas plutôt le dévouement fatal d'une existence finie, usée par le travail et les privations? Qu'importait, d'ailleurs, la cause? La mort était venue, avait dérivé le misérable.

«Ce n'est pas lui que je plains, murmura-t-il enfin, c'est nous autres, nous tous qui assistons à cela, qui sommes complices de cette abomination.

«Mais, déjà, le bon abbé Rose se résignait, ne voyait que du pardon et de l'espérance.

lora, comme elle donnait des indications au chapelain pour qu'il lui fit les honneurs de la propriété, je la suppliai, si cela ne l'ennuyait pas, de me la montrer elle-même, à l'heure qui lui conviendrait le mieux afin que le souvenir de ce beau domaine s'unît, dans le sanctuaire le plus intime de ma mémoire, à celui de sa maîtresse.

«Sur le champ, la duchesse prit son ombrelle, son grand chapeau de jardin, et, sans autre délai, nous nous mîmes à parcourir les allées, les bosquets, à visiter les granges et les maisons des fermiers. Je lui avais offert le bras et je la soutenais avec cette vigueur, cette tension de muscles que nous déployons dans un bal pour promener dans les salons la reine de la fête et la faire admirer.

«Durant la promenade, à force d'attentions, d'entrain dans ma causerie, elle finit par s'ennuyer, et deux ou trois fois je la fis rire et me répondit sur un ton de plaisanterie. Dans la serre, nous nous arrêtâmes devant une fleur rare, un jasmin double, et après en avoir respiré l'arôme, je la priai de m'en mettre quelques brins à la boutonnière. Elle y consentit, tout en me déclarant que j'avais tort de caprices, et pendant que ses doigts souples attachaient le bouquet, je la regardai au fond des yeux, avec une gratitude souriante.

«Je ne sais comment dire... amoureux, si vous voulez; bref un je ne sais quoi devant lequel la duchesse baissa les yeux. Oui, elle les baissa.

«Elle revint de notre excursion assez fatiguée; elle alla s'habiller pour le dîner, et durant ses repas, je continuai à l'entretenir sans que la conversation languit une minute. Après le dîner, je lui offris mon bras; et déjà elle le prenait pour passer au salon quand le chapelain, d'un air un peu sévère, lui rappela qu'elle avait dit de dire les grâces. Nous les récitâmes. Ensuite, au salon, je m'assis près de mon hôte et insensiblement, je l'amena à parler de sa jeunesse de ses triomphes. Elle me conta que, dans un bal, au palais Montijo, elle portait une toilette rose semée de jasmijn.

«Quoi des jasmijn, précisément m'objectai-je, malgré moi. Que vous deviez être belle!

«Elle détournait la tête, et y eut un silence de quelques secondes chargé d'électricité, et je remarquai que sa respiration semblait devenir difficile.

«Une fois retiré dans ma chambre, je repassai tout cela, et m'en alarmai, je l'avoue; j'entrevis le ridicule d'une situation jusqu'alors si gracieuse, si originale, si touchante... et je résolus de m'en aller au plus vite prendre le train qui passait à la pointe du jour par Bayonne. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Je sautai de mon lit, m'habillai, descendis aux écuries faire atteler le break. Je laissai pour la duchesse un billet où je lui présentais toutes mes excuses, ajoutant que les départs sont toujours mélancoliques et que je désirais garder un souvenir sans ombres de nos courtes relations.

«Le 1er Janvier suivant, j'étais à Paris. J'y reçus une boîte toute remplie de jasmijn double. Le jour de ma fête, second envoi: même contenu. Un an, pour jour, après ma visite au château, nouveaux jasmijn. Je ne pouvais plus douter de la main qui les envoyait. La duchesse, en toute saison, seules procurait à prix d'or, pour moi les offrir.

«Ensuite ce fut fini... je ne reçus plus rien que la nouvelle de la mort de la duchesse. Peu de temps après, les perles que vous savez, celles de ses boucles d'oreilles, me furent remises. Elle me les avait léguées par testament «en souvenir du jour où nous nous étions connus...»

«Maintenant vous savez l'histoire de mon unique conquête...

«Et vous croyez—interrogea l'ami avec une vive curiosité—que la duchesse n'est pas morte du chagrin de ne plus vous revoir?

«La duchesse avait soixante-cinq ans, dit Zaldua; pour toute réplique.

Pedro.

Toujours Dreyfus

Toujours l'innocence du trait Dreyfus

C'est la continuation de la mise en œuvre

«Non, non mon enfant, la rébellion est mauvaise. Si nous sommes tous coupables, nous ne pouvons qu'implorer Dieu, pour qu'il nous pardonne... Je vous avais donné rendez-vous ici, espérant une bonne nouvelle, et c'est moi qui viens vous y apprendre cette chose affreuse... Faisons pénitence, prions.

«Il s'agenouilla sur les dalles, près du pilier, derrière les femmes qui étaient là en prière, noires, indistinctes dans l'ombre. Sa tête blanche s'était courbée, il s'humilia longuement.

Mais Pierre ne pouvait prier, tant la révolte grondait en lui. Il ne plaça pas même les genoux, debout et frémissant. Son cœur était comme broyé, ses yeux ardents n'avaient pas une larme.

La venue mort, là-bas, étendu sur son fûmier de quenelles, les mains crispées, dans le désert de sa révolte à sa vie de torture, pendant que lui, repris de sa flamme de charité, brûlé d'un zèle d'apôtre, battait Paris afin de lui trouver un lit propre et sauveur pour le soir! Ah! l'atroce ironie de cela!

Il devait être chez les Davillard, dans le vieux salon bleu et argent, pendant que le vieil homme mourait; et c'était pour ce misérable mort qu'il avait couru ensuite à la Chambre, chez madame de Quinsac, chez cette Silvano et chez cette Rosemonde; et c'était pour ce libéré de la vie, cet éradé de la misère, qu'il avait fatigué les gens, troublé les égoïsmes, inquiété la paix des uns, menacé les plaisirs des autres!

«A quoi bon courir de la carterie parlementaire au froid salon où se glissait la poussière

du système adopté par les défenseurs de ce lâche officier. Il y a l'écrivain Lazare Bernard, coreligionnaire de Dreyfus, inondant le monde de ses brochures polyglottes, l'avocat Demange, son défenseur et de temps en temps, un vaif auquel on a monté le coup comme le sénateur Scheurer-Kestner, qui, jouant avec le fameux bordereau qu'on fait expertiser partout—bordereau qui n'est qu'une quantité négligeable dans le dossier ou a jamais en somme que trois personnages, pour défendre le traître. L'Echo de Paris toujours bien renseigné au point de vue militaire, dit avec beaucoup de raison:

«Il semble un peu trop oublier quatorze dispositions de témoins contenues dans le dossier et certifiées à l'audience sous la foi du serment. Ces dispositions émanent d'officiers employés tant à l'état-major général de l'armée qu'aux premiers et quatrièmes bureaux.

Le traître ne pouvait prendre copie des pièces intéressant les plans de transport de la mobilisation et de la concentration, vu leur volume et la somme de travail qu'une pareille besogne exigerait même de la part de cinquante écrivains des plus agiles dans l'art de tenir la plume.

Il lui fallait enlever les pièces dont il s'agit et pour les enlever force lui était de les demander, à titre de communiqué, aux officiers détenteurs.

Les officiers ont certifié que les pièces manquantes avaient été «communiquées» à Dreyfus, qui avait simplement oublié de les rendre. Tout ce qui touche aux transports de la guerre est soigneusement catalogué pièce par pièce dans les dossiers ou dans les coffres. Ici, pas d'erreur possible.

Il faudrait donc que les parties de documents soustraits aient pu ou puissent être restituées par quelqu'un autre que Dreyfus! Jusqu'ici personne n'a rien rendu.—et pour cause.

D'autre part, le service de renseignements informait chaque jour, au moment des «fuites», des documents nouveaux possédés par l'étranger.

On a ceci, on a cela.

Et ceci, et cela étaient justement—quelle coïncidence!—les parties de documents communiqués à Dreyfus par des officiers hors ligne, qui ont fait leurs preuves avant l'affaire et depuis, qui ont consacré leurs veilles à réparer le mal occasionné à la patrie par le traître.

Qu'on ait répondu à cela les partisans de Dreyfus? Out! ils des preuves en maillot! Ils ne le disent pas. Est-il contestable que'ils les avaient ces preuves, ils ne s'en fussent pas déjà servis!

### LE PRIX DE L'ARGENT

Dans le monde des économistes, on s'occupe beaucoup de la baisse de l'argent qui a atteint à Londres, cette semaine, les plus bas cours auxquels il ait jamais été coté; cette baisse est facile à expliquer. Elle a pour cause l'abondance de la production, le bas prix de revient dans les mines et la diminution progressive de l'emploi monétaire; graduellement et lentement, ce métal passera dans l'emploi industriel et à 91 ou 92 francs le kilo, il sera un aubaine pour ceux qui voudront l'utiliser, soit pour remplacer les objets en ruolz, soit pour les emplois décoratifs.

La baisse de l'argent, en effet, n'a pas empêché la production de s'accroître; elle était de 900.000 kilos en 1896, elle est actuellement de cinq millions de kilos. La consommation a bien augmenté aussi, mais pas en proportion, ce qui explique la dépréciation; elle n'est passée que de 500.000 en 1883 à 1.000.000 kilos en 1896; on prévoit que l'emploi s'accroîtra dans d'autres proportions avant peu et la civilisation orientale sera pour beaucoup dans cette progression. L'Inde, la Chine, le Japon toute l'Asie prennent de plus en plus goût à l'argent, qu'ils considèrent d'ailleurs, traditionnellement comme objet d'ornementation et de parure. N'oublions pas que les peuples européens peuvent et doivent pendant longtemps encore, pour les frappe de monnaies nouvelles, recourir à la fonte et à

du passé, aller de la débauche bourgeoise à l'extravagance cosmopolite, puisqu'on arrive toujours trop tard, savaient les gens quand ils étaient morts!

Quel ridicule, que de s'être laissé embraser de nouveau par cette flamme de charité, un dernier incendie dont il ne sentait plus en lui que la cendre! C'est là, il se crut mort lui-même, il n'était plus qu'un sépulchre vide.

Et tout cet affreux vide, ce néant qu'il avait éprouvé le matin, au Sacré-Cœur, après sa messe, se creusait plus profond, désormais insupportable. Avec la charité illusoire, inutile, l'évangile croulait, la fin du Livre était proche.

Après des siècles d'obstinées tentatives, la Rédemption par le Christ échouait, il fallait un autre salut au monde, en face du besoin exaspéré de justice qui montait des peuples défaits et misérables.

Il ne voyait plus du paradis menteur dont on berçait depuis si longtemps l'iniquité sociale, ils exigeaient qu'on remit sur la terre la question du bonheur.

Comment par quel conte nouveau par quel-entente hérautisme entre le sentiment du divin et la nécessité d'honorer la vie, dans sa souveraineté et sa fécondité! LA commençait l'angoisse, le problème torturant où il achevait de sombrer, lui prêtre, avec ses vœux d'homme chaste et de ministre de l'absurde, mis à l'écart des autres hommes.

Mais la constatation n'en était que plus redoutable; il cessa de croire à l'efficacité de l'année, étre écharitable ne suffisait pas, il s'agissait désormais d'être juste. Avant tout,

la refraque des vieilles monnaies sous forme d'écus.

Dès que l'on parle argent, la question du bi-métallisme se pose. Dans l'Economiste français, M. Leroy-Beaulieu blâme fort le ministère français d'avoir donné des espérances aux délégués américains pour la reprise effective du double étalon et l'établissement du bi-métallisme international. «Ce serait, dit-il, une aventure plus que dangereuse; le monde n'est pas menacé de manquer d'or; la production promet d'atteindre 1.400 millions et cette production ne s'accroît pas immédiatement comme celle de l'argent. L'écart entre le prix du revient et le prix monétaire d'or est pour la plupart des mines beaucoup moindre qu'il n'était pour l'argent.»

Telle est l'opinion de M. Leroy-Beaulieu fort sujet à discussion. Tandis que l'honorable économiste s'exprime ainsi, M. Raymond Gendreau, député de la Dordogne, dépose sur le bureau de la Chambre une proposition relative au rétablissement du bi-métallisme.—II.

### NOS ÉCHOS

La Patrie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS  
L'Assemblée générale du 30 courant n'a pas eu lieu à cause de l'insuffisance du nombre des sociétaires présents. Elle a été renvoyée à dimanche prochain 6 février à 1 h 1/2 de l'après-midi.

A L'Union.

Donc, vous savez qu'il y eut concert samedi à l'Union, dans le grand salon, artistiquement orné et éclairé du cercle Progreso, orné et illuminé surtout par les théories de jolies femmes et les pléiades d'yeux étincelants qui s'y trouvèrent réunis. Pouvait-il en être autrement quand la fête se donnait sous le patronage de Mesdames Carmen N. de Costa, Sara A. de Morador, Juana de Autuberría, Catalina O. de Starico, Jorgelina L. de Fernandez, Maria N. de Aramendi, F. de Uriarte, Clara N. de la Liana, et quand les organisateurs s'étaient assurés le concours de pianistes, éminentes comme mesdames Luisa Fraga de Nava et Gabrielle Schlossmacher, d'amateurs distingués et de divas de salon comme Jeanne et Suzanne Schlossmacher.

Le programme était varié et il n'est pas un seul des numéros qui n'ait mérité les applaudissements qu'un public de dilettanti s'est plu à prodiguer. Nous aurions l'air de lire le palmarès d'une distribution des prix si nous disions de chacun des musiciens et des artistes qui ont été l'âme de cette soirée, combien ils nous ont ravis et charmés, tous, oui tous, même le baryton un peu tremblant et le ténor un peu grêle qui semblent s'être appliqués à préparer par le contraste le triomphe de Mademoiselle Jean







